

AUTRES HORIZONS

TU SAIS QUI

Jakub SZAMAŁEK

TU SAIS QUI

*Traduit du polonais
par Kamil Barbarski*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2022

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :



Titre original : *Cokolwiek wybierzesz*

© Jakub Szamałek, 2019

Published by arrangement with Grupa Wydawnicza Foksal

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2022

ISBN : 979-10-226-1218-0

*Pour ma grande petite sœur,
Agnieszka*

Avant-propos

Ceci n'est pas un roman de science-fiction.

Quelle époque, se dit Czesław Komar, en jetant un coup d'œil au rétroviseur de sa bonne vieille Mercedes. Dans le temps, on pouvait discuter avec les passagers. Parfois de choses sérieuses, parfois de broutilles, il fallait bien l'admettre, mais au moins il y avait un contact humain, un lien. Et maintenant rien, ils fixaient leurs satanés téléphones comme s'il n'était pas là, comme si le taxi se conduisait tout seul. Ce client-ci ne dérogeait pas à la règle et ne lui avait pas adressé un mot, pour quoi faire ? Il restait là et cajolait son portable comme s'il voulait percer un trou dans l'écran. Pourtant, il avait l'air de ne pas avoir fermé l'œil de la semaine.

Non mais sérieux, je vais craquer, pensa le chauffeur.

– Et qu'est-ce que vous faites de si intéressant, avec ce téléphone, monsieur ?

Le passager ne broncha pas. Il était sourd, ou quoi ? À moins qu'il fût étranger ? Czesław n'avait pas songé à ça. Or, effectivement, le type n'avait pas l'air d'être du coin.

– On pourrait dire que je mets de la musique, répliqua le client en fin de compte, sans détacher son regard de l'écran pour autant. Pourriez-vous ralentir un peu, s'il vous plaît ?

De la musique, s'étonna Komar en appuyant légèrement sur la pédale de frein, alors dans ce cas pourquoi on n'entendait rien ? De plus, le passager ne portait pas d'écouteurs. Et donc quoi, la mélodie passait dans sa tête ? Il s'était greffé un câble ? Mais le chauffeur renonça à poser davantage de questions. Il y avait quelque chose dans la voix du passager qui coupait l'envie de poursuivre la conversation.

Leon Nowiński sentait que le fond du sac qui enveloppait le hot-dog s'imprégnait de sauce. Encore un peu et elle allait couler à travers le papier et salir la manche de sa chemise soigneusement repassée. Leon s'enfonça le reste du sandwich dans la bouche, la referma à grande-peine, puis jeta l'emballage gluant de moutarde au sol, avant de s'essuyer la main sur le fauteuil passager. C'est la dernière fois, se jura-t-il intérieurement en avalant la bouillie insipide, c'est la dernière fois que je décale le réveil pour un petit somme.

– Allô, allô Varsovie! héla une voix à la radio. Comment ça va? Vous êtes déjà au boulot? J'espère que oui, parce que le trafic sur les axes d'accès est de plus en plus dense! Ça bouchonne déjà sur les rues Marsa et Puławska, vous allez y perdre au moins un quart d'heure. Il faut aussi lever le pied sur les allées Prymasa Tysiąclecia...

Au son de ce nom familier, Leon regarda par réflexe ce qui se passait de l'autre côté de la voie. Effectivement, ça coinçait déjà. Des centaines de véhicules progressaient en direction du centre-ville à une allure digne d'un glacier et klaxonnaient furieusement les automobiles qui forçaient le passage en provenance des rues perpendiculaires.

Par chance, Leon roulait en sens inverse, vers les banlieues Targówek et Żerań, avec leurs barres d'habitations couvertes de crépi pastel et leurs micro-usines délabrées qui servaient de sièges à des petites et moyennes entreprises dont les noms se terminaient toujours en "ex" ou en "pol". Leon travaillait pour l'une d'entre elles, chez Diet-Pol. Et si on prêtait foi aux calculs de son GPS, il allait arriver sur place à 07h59. Ce qui voulait dire qu'il déboulerait à la réunion haletant, mais à l'heure.

Leon appuya sur l'accélérateur de sa fidèle Škoda (année 1996, couleur canari, un sapin désodorisant accroché au rétroviseur) et s'engagea sur la S8. Les bâches des camions battaient au vent. De derrière les panneaux acoustiques, les croix et les anges en pleurs du

cimetière militaire pointaient. Des cyclistes en blouson réfléchissant roulaient sur la passerelle. Leon se faufila rapidement jusqu'à la file de gauche. Le compteur indiqua 110 puis, l'instant d'après, 120 kilomètres-heure, soit 30 kilomètres au-dessus de la limite autorisée sur ce tronçon.

Leon jura dans sa barbe. Il détestait contrevenir au code de la route. Et encore, si ça avait été pour la bonne cause, si cette réunion était importante. Mais Diet-Pol, ce n'était pas un hosto où on préparerait une greffe de cœur, pas même un cabinet d'avocats où on définirait la ligne de défense d'un client accusé à tort. Non, Diet-Pol n'était qu'un producteur d'en-cas et de boissons peu caloriques, et le sujet du jour, c'était la nouvelle étiquette d'un jus de chou fermenté que Leon était censé dessiner. La dernière version n'avait pas plu aux chefs. "Trop rustaude", avait dit Michał, l'homme qui occupait le poste au nom ronflant de *product manager*, "Nous avons besoin d'un truc moderne, tu sais, axé jeunesse." Un jus de choucroute axé jeunesse, Leon grimaça au seul souvenir de cette idée. Vraiment, la civilisation occidentale arrivait à son terme.

La Škoda jaune s'engagea sur le pont Grot-Rowecki. Leon jeta un œil au centre-ville: les gratte-ciels qui entouraient, telle une couronne, le Palais de la culture et de la science, étaient à peine visibles d'ici. Le smog qui s'épaississait de jour en jour annonçait l'arrivée de l'automne plus sûrement que les feuilles rougeoyantes.

Leon bifurqua vers la voie rapide au-dessus de la rue Jagiellońska – et sursauta sur son siège au bruit du klaxon qui retentit dans son dos. Un puissant 4x4 fonçait derrière lui, un véhicule de couleur noire, mat, avec des plaques d'immatriculation personnalisées "W PIS-TACHE". Le klaxon mugit à nouveau, les feux longs clignotèrent. C'était le signe international pour dire "dégage de mon chemin, connard".

– Mais tu vois bien qu’il y a un bus à côté, crétin! cria Leon, plissant les yeux à cause de l’intensité de la lumière. Où veux-tu que je me décale?

Les coups de klaxon et les clignotements ne cessaient pas. Leon avait pour habitude d’être un gentil garçon : il tenait la porte aux inconnus, et cela même lorsqu’il était pressé, il participait au Téléthon, n’achetait que des œufs de poules élevées en plein air. Mais là, son sang ne fit qu’un tour.

– Va te faire foutre, abruti! grogna-t-il, puis il ouvrit la vitre et sortit la main, majeur tendu.

Dans son rétroviseur, il voyait le conducteur de la Jeep, un type dans la cinquantaine, vêtu d’une polaire à la mode, à col asymétrique, hurler et taper du poing sur le tableau de bord. Leon sourit avec satisfaction.

– Vas-y, continue à crier, débile...

Le 4x4 vrombit, accéléra et s’approcha dangereusement de sa Škoda, chargeant sur son parechoc. Leon enfonça l’accélérateur, mais sa voiture ne pouvait se mesurer au monstre noir qui semblait charger à 200 kilomètres-heure.

– Oh bordel... gémit Leon. Mais il va m’emboutir, ce con!

Par chance, le chauffeur du bus qui roulait à ses côtés dut remarquer ce qui se passait parce qu’il freina brutalement et permit à la Škoda de se réfugier sur la file de droite. Leon tourna violemment le volant et dégagea le passage de la Jeep qui klaxonnait toujours, évitant de peu la collision.

Leon fouilla son sac sans quitter des yeux le véhicule qui s’éloignait. Ses clés, son badge de bureau, un livre, un paquet de chewing-gums... Il sentit enfin sous ses doigts la surface vitrée de son Smartphone. Il s’empara de l’appareil et composa un numéro à trois chiffres, 1-1-2, puis enfonça la touche verte.

– Attends un peu, espèce d’enflure, marmonna Leon dans sa barbe. Tu vas regretter de...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Au lieu de tourner, la Jeep fonça tout droit, sans ralentir, et cogna à pleine vitesse la barrière de la voie rapide. Il y eut un fracas, un grincement et des étincelles. L'automobile de plusieurs tonnes déchira la rambarde et chuta sur la rue Jagiellońska, s'écrasant sur l'asphalte.

Leon immobilisa sa Škoda sans y penser, comme un mécanisme aux ressorts brisés, et quitta l'habitacle. Il observa, incrédule, l'épave déformée au milieu des éclats de verre. Le conducteur du bus le dépassa – il courait avec un extincteur et sa cravate rouge voletait au vent.

– Allô? Allô!

Une voix féminine déformée sortit Leon de sa torpeur.

– Ici le 112! Quelle est la raison de votre appel?

– Je voudrais... dit-il en déglutissant. Je voudrais signaler un accident.

Julita Wójcicka fixait les lettres sur l'écran de son ordinateur. Et celles-ci s'entêtaient à s'éclairer en vert. Ce n'était pas bon.

– Allez, allez... chuchotait-elle en faisant tourner entre ses doigts un crayon mordillé.

– Je te l'avais dit, déclara Piotr, assis à côté d'elle.

Il sirota une gorgée de thé, puis essuya sa moustache taillée à la dernière mode.

– Même nos lecteurs ne mordront pas à l'hameçon d'un putaclic aussi grossier, renchérit-il.

– Ha! s'extasia Julita, en levant les bras au-dessus de sa tête dans un geste triomphal. Regarde ça!

Le fond sous le titre changea de couleur et devint rouge. Cela voulait dire qu'au cours de la dernière minute, au moins mille internautes avaient cliqué sur le lien et ouvert l'article de Julita au titre dramatique: "ILONA ZAJĄC SE MONTRE EN BIKINI: JE NE VAIS PAS ME TAIRE QUAND DES HAINEUX ME TRAITENT DE GROSSE

[REGARDE LES PHOTOS ICI]”. Et cela signifiait en conséquence que le texte se retrouverait en première page du site au lieu de figurer dans la section de niche “Culture”.

Piotr ne répliqua rien, il soupira seulement avec une exagération théâtrale et pivota vers son écran. Julita comprenait sa frustration. Cela faisait une semaine qu’il n’avait pas réussi à publier un seul texte sulfureux. Ses articles successifs: “DÉCOUVRE COMMENT LES STARS DE LA SÉRIE *LE KLAN* ONT CHANGÉ”, “UNE EFFROYABLE TROUVAILLE AU COURS D’UNE CUEILLETTE DE CHAMPIGNONS” et “UN KOALA FAIT DE LA LUGE” s’affichaient en vert et parfois même – ô terreur – en bleu, ce qui indiquait un désintérêt total des internautes. Pire, Piotr passait des heures sur chaque texte, peaufinant à l’infini le déroulé de ses phrases, cherchant des synonymes ou des tournures originales. Julita, en revanche, avait préparé son article sur Ilona Zając en un quart d’heure, pause cigarette comprise.

La jeune femme se leva de son bureau, s’étira et trotta vers la kitchenette. Avec un texte rouge au compteur, elle n’avait plus à se tuer à la tâche, elle venait de produire sa norme journalière. L’eau frémit dans la bouilloire bas de gamme saturée de calcaire. Le café instantané fondit et diffusa une odeur agréable. Julita porta à ses lèvres la tasse rouge vif ornée d’une inscription violette, “MEGANNEWS.PL”, but une gorgée et parcourut le bureau du regard.

Il y avait là une quinzaine de postes de travail blancs, des ordinateurs vrombissants, le *clic-clic* des souris et le halo bleuté qui se réfléchissait sur les verres des lunettes. Au mur, deux immenses écrans: le premier affichait la page principale du site avec sa *heatmap* superposée, c’est-à-dire avec les couleurs qui indiquaient la popularité de chaque texte; sur le second, on diffusait une chaîne d’infos en continu. À l’autre bout de la salle, il y avait trois pièces délimitées par des parois en verre (les bureaux

de la chef, du vice-chef et des informaticiens). Dans un coin, on avait réuni les imprimantes et les scanners. Derrière les fenêtres, la vue se composait du panorama de la rue Cybernetyki et d'un ciel nuageux découpé par les bras ajourés des grues.

Julita avait imaginé autrement sa carrière de journaliste. Elle avait rêvé d'un poste dans un grand journal : *Gazeta Wyborcza*, *Polityka* ou *Newsweek*. Elle avait espéré des discussions houleuses au cours de réunions de rédaction matinales, des rencontres avec des politiciens à la cantine du parlement obscurcie par la fumée des cigarettes, des rendez-vous secrets avec des informateurs anonymes en imperméable qui lui glisseraient un dossier de factures sur la table gluante d'un bar – ce genre d'atmosphère. Elle avait même réussi à décrocher un stage dans une rédaction de ce type, mais non rémunéré. Trois mois durant, elle avait transvasé de la paperasse, mis de l'ordre dans les archives, modéré des forums Internet dans l'espoir que quelqu'un la remarque et la prenne sous son aile. Mais les grands titres avaient beaucoup de stagiaires, et parmi eux la jeunesse dorée varsoivienne pistonnée par des parents influents. En comparaison, Julita, originaire de Żukowo en Kachoubie, vêtue de fringues récupérées dans des friperies, peinait à sortir du lot.

Puis elle avait vu une annonce pour le site Meganews.pl. On cherchait un journaliste pour le département "Événements", on promettait une équipe jeune, un salaire concurrentiel, des déplacements professionnels. L'immeuble de bureaux, très moderne, faisait son petit effet, la rédactrice en chef l'avait tutoyée d'emblée, elle avait ri à ses blagues. Vraiment, que demandait le peuple ?

Bien sûr, lorsqu'elle avait commencé le travail, la réalité s'était avérée moins rose. Le département "Événements", en dépit de ce que Julita s'était imaginé, ne s'occupait pas de questions telles que, disons, les incendies en Grèce ou les élections municipales. Il s'agissait

plutôt d'événements du type l'apparition d'une actrice peu connue à un gala dans une robe transparente ou le dernier selfie de la gagnante de la précédente saison de l'émission les-Anges-machin-truc. En d'autres termes, elle travaillait pour un tabloïd du Net, un canard dont le succès se mesurait exclusivement au nombre de pages visitées, ou plutôt au nombre de publicités affichées. Et l'équipe? Elle était effectivement jeune... et inexpérimentée. Les salaires étaient concurrentiels au regard des normes du milieu, c'est-à-dire minables, tributaires des résultats et soumis à un contrat à la commission.

Mais Julita n'avait pas à se plaindre. À l'inverse de ses amies et de ses camarades de promo (en Journalisme et communication sociale à l'université SWPS de Varsovie), elle vivait effectivement de sa plume. Elle n'était peut-être pas très fière des textes publiés, mais leur écriture lui venait facilement, elle avait un don pour ça. Et puis... le propriétaire de Meganews, le groupe ITVV, possédait beaucoup d'autres titres dans son portefeuille, dont quelques-uns influents et communément respectés, comme l'hebdomadaire *Poprzek* par exemple, dont les bureaux se trouvaient à l'étage au-dessus...

Julita termina son café, lava sa tasse à l'aide d'une vieille éponge puante que personne n'avait le courage de remplacer et revint à son bureau. Assise en tailleur sur une chaise grinçante, des écouteurs aux oreilles, elle parcourut les profils des starlettes de deuxième et troisième catégories à la recherche d'un nouveau sujet.

Le brigadier Radek Gralczyk marchait sur l'asphalte mouillé en déroulant lentement une bande marquée "POLICE" autour du lieu de l'accident. Dans son dos s'étalait la carcasse de la jeep noire. La voiture avait chuté sur la chaussée d'une hauteur de quinze mètres environ, s'était retournée et avait basculé sur le côté. Le conducteur n'y avait pas survécu. Il n'avait pas le droit d'y survivre.

Mais le brigadier Radek Gralczyk ne faisait pas attention à l'épave, ni aux bouts de verre qui grinçaient sous ses lourdes bottes, ni aux odeurs d'huile de moteur, d'essence et de sang. Premièrement, cela faisait trois ans qu'il travaillait à la police routière et il avait déjà vu son lot d'accidents, peut-être moins spectaculaires que celui-là, mais quand même. Deuxièmement, ses pensées étaient ailleurs.

– Saloperie, jura-t-il en avançant sur le bitume bleuté par les gyrophares policiers. Et maintenant ?

Cela faisait un certain temps que sa femme, Alicja, ne se sentait pas très bien. Elle souffrait de migraines, était sans cesse somnolente, manquait d'appétit. Au début, ils avaient cru que c'était une sorte de grippe, l'équinoxe d'automne ou un surplus de gluten dans son régime alimentaire, allez savoir. Mais, pour finir, lui ou elle avait posé la question qui leur trottait à tous les deux dans la tête depuis un petit moment déjà : et si Alicja était enceinte ? Elle prenait la pilule, donc les chances étaient minimes, et pourtant... Quand elle était sortie de la salle de bains, ce matin, les larmes aux yeux, tripatouillant la ceinture de son peignoir, il savait déjà ce qu'elle avait vu sur le test : deux traits. Or, entre-temps, Alicja avait bu de l'alcool, fumé des cigarettes, pris une flopée de médicaments... Puis ils avaient lu que c'était peut-être dû aux antibiotiques, justement, que ceux-ci pouvaient perturber l'effet de la pilule. Mais bon, que faire, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes – après tout, n'importe quelle publicité pour un médicament s'achevait par une mise en garde prononcée d'un seul souffle : avant toute utilisation veuillez lire attentivement la notice jointe au paquet.

Avec un seul enfant, ils avaient déjà du mal à joindre les deux bouts. Radek touchait un salaire ridicule et celui d'Alicja, prof de géographie dans un lycée technique, était encore plus petit. Dans le studio que

Radek avait hérité de ses grands-parents, ils s'entassaient à grand-peine: attablés à trois dans la cuisine minuscule, leurs coudes s'entrechoquaient. Alicja avait bien suggéré qu'ils déménagent à nouveau chez ses parents dans une maisonnette à Jabłonna, mais Radek avait écarté cette proposition en usant d'un langage fleuri qui ne seyait guère à un fonctionnaire des forces de l'ordre.

Une autre solution subsistait encore: l'avortement. Un mot qui, en Pologne, n'était prononcé qu'à voix basse, à la maison, sans se regarder dans les yeux et en tournant le dos au crucifix accroché au mur. Hier encore, Radek était un fervent opposant à cette pratique. Ce matin, il calculait combien coûterait le voyage d'Alicja dans une clinique en République tchèque. La réponse était: beaucoup plus que ce qu'ils avaient mis de côté sur leur compte épargne. Or, le temps pressait...

Trois mille złotys. Radek disposait d'une semaine pour trouver cet argent, après quoi il n'aurait plus qu'à remplir ses demandes d'allocations familiales du programme "500+" pour un enfant à charge supplémentaire. Mais comment dénicher une telle somme? Il aurait bien fait une prière d'intercession, mais vu l'affaire il se sentait un peu gêné.

– Eh, Radek! l'appela Jarosław, un camarade de caserne, un garçon aux joues roses et perpétuellement souriant.

Il était accroupi près de la carcasse de la Jeep et regardait à l'intérieur.

– Viens voir un instant!

Le brigadier Radek Gralczyk attachait le bout de la bande à un lampadaire et s'approcha de la voiture aplatie. Le bras du macchabée sortait par la fenêtre latérale. Une montre très chère scintillait au soleil, la trotteuse tremblant sur place.

– Ouais? demanda Radek sur un ton qui exprimait davantage l'impatience que l'intérêt.